

## SOUVENIRS SUR CHARLES GUÉRIN

Ce n'est point, je pense, faire tort à sa pure mémoire d'élegiaque, ni brouiller l'image attendrie où il convient qu'il apparaisse à ses lecteurs de demain, que d'évoquer d'autres aspects dont ses amis gardent la vision. Pour ceux qui l'ont connu avant sa jeune gloire ou à côté de sa renommée de poète, c'est un devoir de mettre en commun leurs souvenirs avant que le Temps, autre Semeur de cendres, ait épargillé au vent « la poussière acre et douce » de ces réminiscences...

### §

Je l'ai vu pour la première fois au 26<sup>e</sup> de ligne, à Nancy, où nous faisions notre service en 1892-3. *La Lorraine Artiste* avait publié de lui, vers ce temps-là, des vers dont nous étions quelques-uns à goûter la mélancolie et dont la singularité même ne nous déplaçait pas : c'était l'âge où Rodenbach et Mallarmé, pour ce jeune collégien, semblaient encore plus proches et plus intimes par leurs recherches de sentiment et d'expression. Et il avait écrit :

Sous les pins fins pleins de plaintes, au sein des landes,  
Languissent et sommeillent les filles de neige.  
Ce sont celles qui souffrent parce qu'elles n'aiment  
Pas. Et leur spleen s'épanouit en larmes blanches.

Mais aussi, dans ses adieux à la bonne campagne meusienne où il passait ses étés :

La charmille s'emplit de la douceur des choses  
Et des parfums lointains de l'arrière-saison.  
Voici l'automne, on a fini la fenaïson ;  
Voici dormir les foins au fond des granges closes.

On devine de la tristesse aux couchants roses,  
Aux colchiques épanouis sur le gazon ;  
Dans les massifs jaunis qui bordent la maison,  
Le longs des murs s'effeuillent les dernières roses.

Contraste piquant, de retrouver ce précieux rêveur dans une cour de caserne! Pour laisser toute sa noblesse à cette silhouette de poète sous le bourgeron trop ample et sous le képi enfoncé, il ne fallait pas moins, je m'en souviens, que la blancheur persistante de son fin visage, et l'accent caractéristique ajouté à des traits encore enfantins par une soyeuse barbe noire, et cette interrogation de ses yeux profonds qui luisaient si ardemment sous la visière oblique.

Il s'était pris d'une grande amitié pour un camarade de chambrière, — un instituteur de la région ; et on les voyait tourner dans la cour en se donnant le bras, aux moments de repos, comme des collégiens en récréation. Guérin causait peu, disparaissait vite dès le quartier libre, ayant des parents à Nancy, des amis et ses premières relations littéraires. La maison paternelle, à Lunéville, était d'ailleurs si près de là! Et, toujours assez mal affermie, sa santé l'obligea plusieurs fois à interrompre cette année de sport obligatoire dont il n'a pas gardé un souvenir aussi maussade que tant de jeunes gens de sa condition.

§

A la Faculté des lettres de Nancy, où je le retrouvai en 1895, préparant sa licence d'allemand, Guérin fut vite accueilli par un article de notre doyen, M. Krantz, qui donnait à ce « décadent lorrain » l'investiture toute régionale que pouvaient dispenser les *Annales de l'Est*. Ses camarades admiraient beaucoup ce garçon qui savait si bien concilier l'élégance des manières, une certaine malice de ton avec le soupçon de baudelairisme et le brin de perversité qui lui inspiraient, parfois, d'étonnantes improvisations poétiques. Un peu d'effarement chez quelques-uns de ses maîtres : j'en sais un qui lui suggérait, comme une sorte de dérivatif dont les études germaniques en France pussent profiter, de traduire en vers le *Faust* et le *Don Juan* de Lenau ! Guérin s'amusa beaucoup du conseil, donné le plus sérieusement du monde et dans une intention tout à fait charitable. Il menait dès lors, en dépit de ses inscriptions, une vie assez errante, toujours rattaché à Lunéville, à Nancy, à Wadelaincourt dans la Meuse par ses affections et ses habitudes, mais s'installant pour des mois à Munich ou dans la montagne bavaroise, poussant quelques pointes vers

Paris, et publant dans les jeunes revues parisiennes ou dans son entreprise du *Sonnet hebdomadaire* des poésies tout embrumées de rêve et frissonnantes de musique contenue et de nostalgie inconsolée. Et déjà, aux concerts symphoniques dont Guy Ropartz venait si fermement d'insinuer le goût au public nancéien, on se montrait la belle figure grave de ce jeune homme, au premier rang du balcon, ému et attentif, et si sûr, sans doute, de lui-même et des prestiges de son art à lui, qu'il semblait moins un auditeur différent qu'une sorte de rival qui veut savoir jusqu'où vont les ressources de la musique.

## §

Wagnérien déterminé, d'ailleurs, à ce moment, Guérin me donna, en 1897, rendez-vous à Bayreuth ; entre deux représentations distantes de quelques jours, nous faisions la classique expédition de Prague. L'aimable souvenir ! Lui qui éprouvait jusqu'aux larmes l'émotion exprimée par le mystère de *Parsifal* et qui, dès le Prélude, accueillait en lui toutes les douleurs et toutes les rédemptions proclamées par cette musique, cédant à la volupté avec d'anxiuses délices ou s'exaltant vers la pureté de tous les renoncements, — il devenait, en dehors de « l'office sacré », le plus gai des compagnons. A condition que les cuisines fussent supportables et les boissons pas trop déconcertantes, c'était alors un joyeux camarade, facilement amusé des rencontres et prenant son parti des ennuis du chemin.

Nous nous sommes rappelé souvent quelques incidents de ce voyage, la chasse donnée, le kodak à la main, au futur roi d'Angleterre ou au Sar Péladan, les heures passées dans une île de la Moldau, la visite au cimetière juif de Prague, la rencontre d'Henri Amic à Egra et à Marienbad, le roman *la Bonté provinciale*, ébauché et déroulé à propos d'un vieil homme entrevu, portant un pot de fleurs, le long de je ne sais quel mur voisin du Hratschin. Quelques épreuves d'imprimerie corrigées en route — c'était, je crois, le temps de ses premiers vers accueillis à la *Revue de Paris* — rappelaient sans trop d'indiscrétion l'homme de lettres à des soucis professionnels ; et c'était aussi l'époque où Guérin méditait d'écrire un *Erostrate* et développait quelques symboles relatifs à son héros ; quelques-uns des Contes des *Nuits sans pavots* ébau-

chaient leurs lignes mystérieuses. Mais rien qui, dans tout cela, sentît son *gendetlettres*; dans les discussions littéraires ou philosophiques, la sincérité et la simplicité d'un esprit qui voulait se mettre d'accord avec lui-même, avec le monde, avec sa foi traditionnelle : et j'entends encore l'accent d'intense franchise avec lequel il disait, pour expliquer le plus à fond sa répugnance pour toute croyance qui n'impliquerait pas, après la mort, la certitude d'une survie individuelle : « Plutôt l'éternité de mon *moi* au milieu de supplices éternels que l'exemption de toute souffrance après la mort, avec une modification quelconque de l'âme que je me connais ici-bas... »

## §

C'est Rodenbach, je crois, qui, dans un des premiers articles de revue échus à Guérin, insistait sur les affinités qui reliaient son art à sa ville natale de Lunéville. Sans doute l'évocateur de Bruges-la-Morte songeait-il à la splendeur déchue de l'ancienne résidence de Stanislas, à la noblesse esseulée de son Château et de son Bosquet, et au caractère d'aristocratique nostalgie qui, dans ces vers comme dans ceux de Samain, correspond à des choses belles, mais qui sont du passé.

Dans la cour un bassin où pleurent les eaux vives  
D'avoir vu verdir les Tritons et d'être seules...

Si la poésie de Guérin, par la variété et l'ampleur de son répertoire d'images et surtout par l'émotion simplement humaine de ses confidences, ne tendait pas à échapper, de plus en plus, à toute délimitation locale et provinciale, je serais plutôt tenté de voir ses correspondances lorraines dans l'absence de rhétorique de son pathétique et dans l'effort croissant de « stylisation » qui tâche à cerner d'un trait toujours plus strict une réalité essentielle : car il y a là une vertu dont bien des choses lorraines, dans la réalité et dans l'art, nous offrent l'exemple...

Mais il ne faut pas qu'on oublie, surtout, quelle place le foyer paternel n'a pas cessé d'avoir dans ses affections, et avec quelle joie il venait, pour de longs mois, se réfugier au gîte après les voyages qui l'entraînaient en Allemagne ou au Midi et les séjours qu'il faisait à Paris. Les hêtraies toutes proches et les prés de la Meurthe restaient pour son rêve un

cher décor. Et que d'heures passées en songes ou en labeurs dans ce pavillon où il avait son « atelier » de poète, si encombré de livres et de dictionnaires par ses curiosités de lettré ou ses scrupules de manieur de mots, que j'entends encore Guy Ropartz s'exclamer d'un ton de joyeux humour, en pénétrant dans ce cabinet de travail : « En faut-il, du matériel, pour faire métier de poète ! » Surtout, le jardin qu'il a si souvent chanté, où il éprouvait un émerveillement d'enfant à goûter les surprises des heures et les renouvellements des saisons, l'accueillant jardin qui savait si bien s'harmoniser aux nuances de son âme devrait être, de tous les lieux qu'il a aimés et hantés, le plus appliqué, hélas ! à porter très longuement son deuil :

O jardin ! quand la mort aux cœurs sombres fidèle,  
M'aura, liant ses bras aux miens, pris auprès d'elle,  
Mon jardin, vous rirez et fleurirez encor.

Allée où mon pas lent foule une fine grève,  
Où le vent dans les pins fait les vers que je rêve,  
Où mon âme répond, la nuit venue, au cor ;  
Espaliers que l'automne accable, larges roses,  
Murs qu'un lierre noueux affermit, chansons d'eaux :  
Je vous médite avec tendresse, ô simples choses !...

§

Quelques rencontres encore à Paris, à l'ombre de la lointaine église Sainte-Clotilde et du souvenir de César Franck : mais ici, des préoccupations d'écrivain et des échappées sur la vie littéraire, des jugements sur les hommes et sur les œuvres, sans doute aussi la rumeur distante de la grande ville à laquelle il refusait de s'acclimater entièrement et où il ne faisait que toucher en passant, donnaient aux entretiens un accent plus tendu. Mais quelle netteté d'appréciation sur les choses de la littérature et du vocabulaire ! Guérin se rendait compte de la courbe admirable qui, sous l'effet de son propre développement et de modèles parmi lesquels il aimait à citer le Moréas des *Stances*, l'avait conduit, d'une poésie d'intentions, embrumée, assonancée, prétendant rivaliser avec la musique, à cette forme si nette qui garde d'infinites puissances de suggestion et qui ne permet pas cependant à son contenu musical ou évocateur de troubler les lignes de son dessin ou l'allure de son rythme. Sur la « sincérité littéraire », sur les

chances d'une sorte de prochaine renaissance classique, sur l'inintelligence de certains critiques patentés, sur l'espèce de défiance ombrageuse que la musique lui inspirait à présent, il disait, voici quelques mois, les choses les plus ingénieuses et les mieux informées. Et le plus significatif des aveux que je lui entendis faire alors, c'est qu'il venait de relire d'un bout à l'autre le dictionnaire de Darmesteter-Hatzfeld, « afin de raréfier son vocabulaire et de voir tous les mots dont sa langue devait savoir se passer ». Il ajoutait lui-même : « Nous voilà loin du conseil que donnait le bon Théophile Gautier ! »

## §

Nous avions évoqué un jour la destinée de quelques grands poètes ; celle de Vigny nous parut digne d'être enviée par quiconque attend quelque renommée d'une œuvre intellectuelle : des contemporains indifférents ou distraits, et, plus tard, un flot montant, toujours accru et peu troublé, d'amis d'élite. Malgré les gaucheries formelles de l'œuvre, il nous sembla qu'un débutant de lettres pourrait très bien se déclarer satisfait, si l'assurance lui était donnée un jour qu'il vaudrait Vigny. Imagination de jeunesse, et si vaine ! Guérin resta un instant songeur, et dit ensuite : « Eh bien ! non. Il ne faudrait pas accepter. Car on ne sait jamais, personne ne peut savoir... On peut avoir en soi de quoi faire les plus grandes choses... »

Ce propos vaillant m'est remonté tout d'abord à la mémoire, le matin de printemps où m'arriva la nouvelle de sa mort. Pour ceux qui l'ont aimé, son œuvre reste inachevée, tronquée de tout ce que sa confiance s'était promis de faire, de tout ce que leur affection attendait de lui, des forces mystérieuses de l'esprit. Pour les autres, il se rangera aux côtés des douloureux poètes disparus jeunes, élégiaques par leur destin même et par la figure touchante que leur laisse le Destin. Et il semblera qu'une prévision douloureuse gémit, avec « quelque chose d'amer qui ressemble au génie » dans ce quatrain du *Semeur de Cendres* :

Plutôt qu'un médiocre honneur, accordez-moi,  
Dieu juste, de mourir jeune encore et l'âme ivre  
De volupté, d'orgueil puissant, avec la foi  
Que j'aurais été grand si vous m'aviez fait vivre...

FERNAND BALDENNE.